L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73, NOUVELLE-ORLEANS JEUDI MATIN, 6 SEPTEMBRE 1883. 57me Année

Dufour, Donnet & Cie., Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI, 6 SEPTEMBRE 1883.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

Supplément de L'ABEILLE

Voir le supplément de l'ABEILLE pour les annonces de ventes de propriétés par le collecteur de taxes d'État.

Le Sud--Ses progrès dans l'année 1882-83.

Au moment où s'ouvrait pour nous, néo-Orléanais et Louisianais, tout à la fois, une nouvelle année commerciale, il nous a paru bon, utile, de jeter un coup d'œil en arrière, sur l'année qui vient de s'écouler, et de nous rendre compte des progrès faits, dans cette période, par la Nouvelle-Orléans et la Louisiane.

Mais nous sommes, en même temps, membres de la grande section du Sud des Etats-Unis, qui attire actuellement non seulement les regards de toute l'Union, mais du monde entier, et au sein de laquelle nous voyons, aujourd'hui, affluer à l'envi les capitaux du Nord et de l'étranger.

Une vive amitié, une solidarité profonde nous unissent à elle. N'est ce pas un devoir pour nous d'applaudir à ses succès, comme nous nous affligeons de ses malheurs, et n'avons-nous pas, d'ailleurs, une excellente leçon à tirer du spectacle de ses prospérités, dont elle mérite d'autant plus de jouir, qu'elles sont entièrement son œuvre !

Que l'on se reporte, par la pensée, à 15 ou 18 ans en arrière : est-ce que le Sud ne semblait pas condamné à une ruine irrémédiable ? Est-ce que, d'après les impressions des plus sages, des plus clairvoyants de l'époque, il ne venait pas de recevoir le coup de la mort ? N'avait-on pas tué son agriculture, en lui enlevant ses travailleurs ? Et que pouvait-il faire, désormais, puisqu'il était privé de ses principaux, de son seule moyens de travail ? car, qu'il mît lui-même la main à la charrue et maniât jamais le marteau ou la pioche, personne n'y songeait, et c'est là ce qui condamne les cruautés intentionnelles de ceux qui, en le frappant, faisaient ou croyaient faire fonctions de bourreaux.

C'est pourtant de l'excès de ses maux qu'est sorti le bien pour lui ; c'est de cet abîme de misère et de désespoir qu'il s'est lancé vers un avenir dont les splendeurs raisseront bien loin derrière elles celles du passé.

Si le Sud n'eût pas tout perdu, il eût, tant bien que mal, continué son ancien train de vie, qui lui avait réussi jusqu'là, mais qui commençait déjà à ne plus répondre aux besoins du temps. Il était condamné à vieillir très rapidement. Au lieu de cela, on le rajeunissait, on le faisait recommencer la vie, dans les conditions nouvelles voulues par le siècle.

Quand on s'acharne sur un peuple, on est obligé de ne pas faire une demi-besogne, il faut le frapper à mort, lui enlever jusqu'au dernier souffle ; s'il revient à la vie, il puise dans la convalescence une autre jeunesse nouvelle, et reparaît bientôt plus brillant, plus fort, plus redoutable qu'auparavant.

C'est ce qui arrive à la France, par suite de cruautés maladroites. Il en a été de même pour le Sud, et c'est ce qui explique sa restauration qui a pris un caractère industriel, et son activité nouvelle qui s'est portée sur la production manufacturière, au lieu de s'en tenir, comme autrefois, à l'agriculture. Il recommençait la vie, juste au moment où le monde américain ne rêvait que création ou développement de fabriques, transformation des produits du sol, de la matière première. Tout naturellement, il la voulut tenter, de son côté, ce qu'il voyait faire par les autres, autour de lui. Tel est l'unique secret de ses essais industriels qui ont été suivis de succès inespérés et l'ont engagé à se lancer définitivement dans une carrière au bout de laquelle il entrevoyait la fortune.

Que de braves gens ruiné, sans ressources, sans espoir, n'a-t-on pas vus, il y a quelques année, se livrer, par force, à la colère dans l'âme, à des travaux nouveaux pour eux. Une seule chose soutenait leur courage, c'était l'espérance d'une vengeance politique, dans un prochain avenir. Il ne se doutaient pas, alors, que le Nord leur offrait l'occasion d'une revanche économique bien autrement éclatante que celle qu'ils méditaient.

Voyez la Georgie. Qu'y était l'industrie avant la guerre ? rien, comparativement. Qu'y est-elle devenue maintenant ? tout. Il y a, dans l'Etat, plus de quarante grandes filatures qui font mouranté entre trois et quatre cents broches. Chaque année, il s'y en ajoute 150,000 à celles qui existent déjà. On n'imagine pas toutes les industries qui se sont accumulées, depuis quelques années, dans la seule ville d'Atlanta ; elles absorbent, à elles seules, plus de capitaux que toutes les filatures de l'Etat. On sait que les fabriques de cotonnades de la Georgie font une concurrence si désespérante à celles de la Nouvelle-Angleterre, que ces dernières courent un véritable danger ; l'alarme y règne partout. Nous avons reproduit, tout récemment, un article très-significatif, du *Times*, de New York, qui leur conseillait d'abandonner une partie, perdue d'avance pour elles, et dans laquelle elles ne pouvaient recueillir, à l'avenir, que des défaites. Il les engageait, en même temps, à se rejeter sur la fabrication des étoffes fines, des cotonnades de luxe et de fantaisie, et à profiter de ce que l'outillage et l'habileté des ouvriers georgiens étaient inférieurs aux leurs. A la bonne heure ; mais ce n'est là qu'un expédient provisoire, une échappatoire qui ne peut les mener bien loin. Les avantages que possèdent les filatures du Sud dans la confection des étoffes communes, elles les retrouvent dans celle des tissus fins ; elles font de si gros bénéfices, elles distribuent à leurs actionnaires des si fort dividendes, qu'il leur est possible de perfectionner bientôt leur outillage, et il ne faut pas de longues années à leurs ouvriers pour acquérir toute l'habileté de main, toute l'expérience qu'exige le tissage des mousselines les plus légères, les plus vaporeuses.

On a dit que la Georgie devait la prospérité actuelle de ses manufactures à l'Exposition d'Atlanta, qui les a fait connaître au monde extérieur, et l'on est tenté d'attribuer le fait à un heureux hasard ; il n'en est rien. Il faut convenir que, si ses fabriques n'avaient pas, d'avance, fait énormément de progrès, surtout plus de progrès que dans les autres Etats du Sud, elle n'eût pas été en état d'exécuter son projet d'Exposition, de donner le signal à tout le reste de la contrée. L'idée ne lui en fût peut-être jamais venue. Proclamons la vérité vraie : si la Georgie doit la renommée de ses industries de toute sorte à l'Exposition de 1881, elle doit cette Exposition, aux progrès accomplis, préalablement et dans l'ombre, par les industries.

Que dire maintenant d'un Etat bien voisin du nôtre, avec lequel nous sommes en relations, à chaque instant, et qui nous distance d'une façon humiliante, pour nous ; l'Alabama, aussi, a compris qu'il était d'une absolue nécessité de se lancer dans la carrière industrielle, de tirer, par la fabrication, parti des richesses de son sol ; et il y a si bien réussi, il s'est, de cette façon, procuré de si beaux revenus annuels, qu'il a pu réduire considérablement ses taxes, doubler ses allocations en faveur de l'éducation publique, voter des sommes énormes pour des améliorations de toute espèce.

L'Alabama possède 20 filatures, en pleine activité, en pleine prospérité, et qui distribuent, bon an mal an, à leurs actionnaires des dividendes d'au moins 15 pour cent.

Ce sont, surtout, ses mines de fer de l'Etat qui l'enrichissent, aujourd'hui. Il est placé au sixième rang de ceux qui produisent le charbon et extraient le minerai de fer. Quels progrès il a fait depuis 10 ans !

En 1872, il jetait sur le marché 10,000 tonnes, à peine, de fer. Depuis cette époque jusqu'en 1882, il en avait produit 1,200,000 tonnes. Cette année, seulement, il en fournira 600,000. Un fait qui donne une idée bien nette de sa prospérité et de l'accroissement de ses populations. La seule ville de Birmingham comptait, en 1872, 12,000 habitants ; aujourd'hui, elle en possède 40,000.

Quant à ses mines de charbon, après n'avoir rendu, il y a 10 ans, que quelques milliers de tonnes, elles en arrivaient, en 1882, à 1,000,000, et, cette année, à 1,200,000. Ne sont-ce pas là des résultats prodigieux ? Les chiffres que nous donnons ne se-t-ils pas éloquents ?

Nous nous en tenons là pour aujourd'hui. Impossible de parler de l'Arkansas, du Mississippi, de la Floride, du Texas, des Carolines, dans ce manifestant, à peu près, les mêmes phénomènes, produits par les mêmes causes : abandon des errements anciens, application de toutes les forces, de toutes les énergies des populations à l'exploitation des ressources du sol et à leur transformation, par le génie et la main de l'homme, en articles manufacturés de luxe ou de première nécessité. C'est là, en effet la grande, l'inépuisable source de la prospérité

Progrès de la Langue française en Louisiane.

(Extrait des comptes-rendus de l'*Athénée Louisianais*—numéro du 1er septembre courant)

Nous avons suivi avec attention les exercices par lesquels nos maisons d'éducation terminaient, en juin et juillet, leur année scolaire. Nous avons eu le plaisir de constater que la langue française y faisait meilleure figure qu'il y a quelques années. On lui donne plus d'importance et de soin dans les institutions où l'on n'a jamais cessé de l'enseigner, et elle fait partie du programme de celles qui ont été nouvellement fondées. Il ne lui manque plus que de reprendre son ancienne place dans les écoles publiques. L'enseignement du français dans ces établissements, procurerait une ressource à des personnes dont le savoir reste sans emploi, et contribuerait à faire de la Nouvelle-Orléans une pépinière de professeurs que diverses maisons d'éducation aux Etats-Unis appelleraient, au lieu d'en faire venir, à grands frais, de France, de Suisse et de Belgique.

Les Louisianais, capables d'enseigner la langue française, ont toutes choses égales d'ailleurs, un avantage incontestable sur d'autres professeurs ; c'est la pureté de leur accent. On prononce ici le français, dans les rangs éclairés de la société, comme à Paris. Qu'il ait même, plus d'une fois, un sujet d'étonnement pour les voyageurs qui arrivaient parmi nous, après avoir traversé le Canada.

Non-seulement on prononce bien le français en Louisiane, mais on le parle et on l'écrit avec toute la correction désirable ; il suffit, pour s'en convaincre, de fréquenter nos anciennes familles et de lire les journaux qui s'expriment dans la langue des Armand Carrel, des Marrast, des Girardin. Le présent numéro de nos Comptes rendus, en offrant à nos abonnés un intéressant écrit dû à la plume d'une compatriote, Mademoiselle H. L. Pichot, vient à l'appui de notre assertion : qu'on lise *Souvenirs d'un épisode de l'Histoire de la Louisiane*, et l'on verra combien il justifie ce que nous venons de dire.

Une autre louisianaise vient de publier à Paris un ouvrage dont nous donnons l'analyse. Peut-être les lecteurs de son livre ne partageront-ils pas toujours sa manière de penser ; mais il est un point sur lequel ils ne peuvent manquer d'être d'accord, c'est la sûreté avec laquelle sa main conduit la plume dont elle se sert pour interpréter ses sentiments et ses idées. Elle est entièrement maîtresse de l'idiome dans lequel elle traduit son être intérieur ; on devine aisément, à travers les timidités d'un début, qu'il y a chez elle une richesse mine d'impressions, et que l'instrument pour l'exploiter ne lui ferait jamais défaut.

Nous, membres de l'Athénée qui combattons depuis huit ans pour la perpétuation de la langue française en Louisiane, nous devons naturellement nous réjouir des faits qui en manifestent la vitalité au sein de notre population. Encore une fois, nous n'avons jamais eu, nous n'aurons jamais la chimérique prétention de rendre à cette langue le rang qu'elle occupait autrefois dans l'ordre politique, législatif et judiciaire. Le force des choses voulait qu'elle y fût remplacée par la langue anglaise, cette substitution devait arriver logiquement, elle est arrivée ; il serait puéril de chercher à revenir sur un fait accompli, dont la durée est garantie par la nature même des nécessités qui nous pressent de toutes parts. Mais nous croyons fermement que la langue française maintenue parmi notre population franco-louisianaise, est un lien de famille, une force qui lui conservera son individualité et son influence. Parlons, écrivons l'anglais, dans le monde des affaires et de la politique, aussi bien que nos compatriotes d'origine anglo saxonne, soit ; mais de ce qu'ils font usage de la langue de leurs ancêtres, ce n'est pas une raison pour nous d'abandonner celle que nos pères nous ont léguée. Le jour où l'on cessera de parler le français en Louisiane, et jamais ce jour doit arriver—ce que nous ne croyons nullement—il n'y aura plus de créoles ; le groupe original et puissant qu'ils formaient dans la grande famille nationale des Etats-Unis, aura disparu, comme disparaît, avec son goût et sa couleur, le vin que l'on noie dans le fleuve qui passe.

ALFRED MERCIER.

New Bern, N. C. —Le Rév. G. W. Offey dit : "J'ai pris "Brown's Iron Bitters" et je considère que c'est l'un des meilleurs médicaments connus."

Le succès obtenu, l'an dernier, par l'Exposition de culture de la soie des Dames de Philadelphie, a engagé ces dernières à en ouvrir une autre, au mois de mai prochain. La Louisiane pourrait, si elle le voulait bien, y faire brillante figure et enlever plus d'un prix d'honneur.

Le Pionnier de l'Assomption, Louisiane, du 1er septembre :

Les dernières ondées, bien qu'insuffisantes, ont, cependant, fait faire des progrès à la végétation. La canne a grandi et verdi, mais elle est loin d'être ce qu'elle était, l'année dernière, à pareille époque ; aussi, tout espoir de bonne récolte est-il passé, et on ne compte plus que sur un résultat médiocre.

Favorisés par un temps des plus propices, les riziers sont activement occupés à la moisson ; malheureusement, les propriétaires des moulins n'étant entendus entr'eux pour commander le marché, ce produit est tombé à un prix trop réduit pour rétribuer les producteurs. Espérons que ce monopole ne tiendra pas longtemps.

—La picote qui, ces jours derniers, faisait des ravages sur l'habitation de M. Emile Le Blanc, près de Pattecourville, où elle a fait cinq victimes, —quatre blancs et un noir,—semble avoir complètement disparu. Elle avait été importée de Donaldsonville, par un noir, qui a été la première victime de cette maladie.

—Grâce au montage occasionné par la Rivière Rouge, il y a encore assez d'eau dans le Bayou Lafourche pour le petit steamer *Fletcher*.

—MM. Max Blanchard et M.H.Landry, deux hommes fort avantageusement connus de toute notre communauté et de tous les riverains du Bayou Lafourche et de la Côte, étaient ici ces jours derniers afin de solliciter l'appui des habitans pour l'établissement d'un steamer indépendant de tout monopole. Ils ont été fort bien accueillis de tous et leur entreprise a complètement réussi. Dans quelques semaines ils auront un bateau chorsi avec soin pour les besoins des habitans et le comfort des passagers. La longue expérience et la popularité justement acquise de nos amis Blanchard et Landry assurent d'avance le succès de cette entreprise.

Whitney National Bank of New Orleans—MM. Whitney et Hayden étant allés à New York pour conclure les derniers arrangements relatifs à la création de la Banque Nationale de Whitney, ont prié M. Thos. E. Rosson, caissier de la State National Bank, 31 et 33 rue du Camp, de recevoir les souscriptions pour cette institution qui a été affectée à la Nouvelle-Orléans. On verra par une annonce insérée aujourd'hui dans l'ABEILLE que M. Rosch s'est définitivement rendu au désir de M. Whitney.

SAMEDI PROCHAIN

Grande exposition de chaussures, toutes nouveaux genres. Les dames sont respectueusement invitées à visiter l'établissement samedi à l'occasion des nouveaux étalages.

La grande vente à primes sera annoncée sous peu.

La maison ouvre le dimanche jusqu'à une heure.

M. le professeur Hughes vient d'imaginer une expérience bonne à indiquer pour démontrer que la torsion d'un fil métallique détermine un courant électrique. Il place sur un pivot une grande aiguille aimantée entre deux verres à boire ; au-dessous il dispose un fil de cuivre. Chaque fois que l'on tord le fil l'une ou l'autre de ses extrémités, l'aiguille aimantée dévie violemment de sa position et va heurter un des verres. On obtient ainsi un carillon électique qui lui manque par d'originalité.

M. Dolbear, physicien américain, fort connu par l'invention d'un téléphone, vient de proposer un moyen de faire communiquer les navires qui se trouvent dans le voisinage des câbles transatlantiques avec la terre. On descendrait sur le câble une grande plaque de cuivre à l'aide d'un conducteur, on mouillerait une seconde plaque dans la mer, on réunirait les deux plaques par un fil et dans le circuit on intercalerait une pile et un télégraphe Morse. Les courants du télégraphe prolongeraient des courants induits dans le câble et les courants seraient reçus par un téléphone sur la côte. On entendrait les bruits du télégraphe Morse.

Si vous souffrez de la dyspepsie, de l'indigestion de la malaria ou de faiblesse vous pouvez être guéri par l'emploi de "Brown's Iron Bitters."

D'intéressantes expériences de transmission de la force par l'électricité se sont faites à Grenoble, France, sous la direction de M. Marcel Despres.

Dans une séance à laquelle assistaient M. le préfet de l'Isère, le maire, M. Bivier-Lapierre, etc., l'électricité—et avec elle, la force,—a été amenée par un fil de deux millimètres de diamètre de la chute d'eau de Champ, située à 14 kilomètres de Grenoble ; elle a mis en mouvement une pompe élevant de l'eau à une hauteur de deux mètres environ, qu'elle envoyait ensuite retomber par une cascade artificielle dans des bassins superposés. L'expérience a pleinement réussi, et l'effet fut pittoresque.

On sait qu'il est question d'établir, à New-York, un énorme réservoir, pour fournir aux habitants une quantité d'eau suffisante. En attendant la ville court d'assez grands dangers quand des incendies éclatent. Il ne faut pas moins de cinq à sept minutes pour prévenir les pompiers et faire ouvrir les hydrants dans les rues menacées. L'ingénieur en chef vient d'exposer une idée ingénieuse, qui a bien sa valeur ; il propose de construire des citernes souterraines dans le voisinage des rues de Broadway, West, Bowery, Chambers et Quatorzième. Ces citernes seraient mises en communication avec les puisards condnits ; en cas de grand incendie, on pourrait se procurer facilement toute l'eau nécessaire. Les travaux de la rivière Bronx donneront bientôt 10,000,000 de gallons d'eau par jour ; ceux de la rivière Byram y apporteront 6,000,000 de gallons. Ajoutés aux eaux du Croton, ces 16,000,000 de gallons fourniront une quantité d'eau suffisante en tout temps.

Il y a 3 ans, au moment du recensement, l'Arkansas possédait 319 scieries capables de travailler 172,500,000 pieds de bois par an. Le nombre des scieries a quadruplé depuis, et, par conséquent, aussi, la quantité de bois travaillé. Ces scieries sont toujours installées, soit le long d'un chemin de fer, soit près d'un cours d'eau navigable. La production est, aujourd'hui, estimée à vingt fois ce qu'elle était en 1878. Tout naturellement, les bois de l'Etat sont en grande demande ; les spéculateurs les achètent pour les revendre ensuite, quand le prix en a considérablement augmenté. Suivant la situation et la qualité du bois qui le recouvre, l'arpent vaut de $2 à $10.

Il ne se trouve pas seulement des pins dans l'Arkansas. On y voit aussi le noyer, qui se vend aux ébénistes. On y exploite beaucoup, en ce moment, le noyer noir, devenu rare aujourd'hui, dans l'Ohio et l'Illinois, les forêts en étant épuisées.

Les gisements de minerai de fer dans le district des Red Mountains, Alabama, sont supposés renfermer 300,000,000,000 de tonnes ; ceux des collines et des vallées de Cahawba, $200,000,000,000 — soit 700,000,000,000 ; autant dire qu'elles sont inépuisables. Le minerai est, peut-être le meilleur de toute l'Union ; il donne 50 pour cent de métal. On peut, dès les débuts, fait rare, fabriquer le fer, dans l'Alabama, presqu'à meilleur marché que dans la Pennsylvanie, où l'industrie est établie, depuis longues années. Tout le Sud, tout l'Ouest, peuvent s'y procurer le fer dont ils ont besoin. En 1880, à l'époque du recensement, on y produisait 62 33/ tonnes de fer en gueuse ; en 1882, la production s'élevait à 225,000 tonnes ; cette année, le district de Birmingham seul donnera 160,000 tonnes ; le reste de l'Etat fournira 300,000, soit $6,000,000. La production a quintuplé en trois ans.

L'Alabama coupe, comme producteur de fer, le sixième rang parmi les Etats de l'Union ; il prendra bientôt le second rang.

Préventif pour les fièvres des marais.

L'opinion de l'éminent Dr H. R. Walton d'Annapolis, — "Le Glycéro-Iodé Wood Tonic", est, par excellence, supérieur à l'huile de foie de morue et à tout ce que j'ai jamais prescrit pour des constitutions usées ou débiles. Il est excellent comme préventif contre les fièvres des marais. M'en tenirais pas d'autre de votre pharmacie.

La République Française du 20 août a publié l'article suivant :

Ce n'est évidemment qu'un préjugé qui empêche l'opinion dans les pays voisins de s'incliner devant les arrêts souverains du suffrage universel français. Il semble que l'on ne veuille point admettre que notre nation soit devenue capable d'une assez grande persévérance dans ses vues et d'une assez grande sagesse dans sa conduite, pour fonder une République définitive sur les ruines de tant d'essais monarchiques tour à tour élevés et détruits sur notre vieux sol national, qui a porté la monarchie par excellence, la monarchie des quatorze siècles.

La moindre affaire, le plus futile incident sont autant de prétextes qui servent à l'étranger pour revenir à l'opinion que la République ne saurait s'asseoir en France et qu'elle est certainement destinée à y périr tôt ou tard. Ces prétextes sont fournis par les déclamations passionnées de nos partis et de nos journaux monarchiques, mais vraiment on abuse ! Ni les partis ni les journaux qui attaquent chez nous la République ne sont la France, la vraie France, celle qui travaille, celle qui produit, celle qui compte parmi les nations, celle qui se reconnaît pour rétablir une forte, celle qui au besoin ferait sentir la force de son bras et le poids de son influence.

Cette France-là, la vraie, la seule, c'est le suffrage universel qui parle et qui a seul le droit de parler en son nom. Combien de temps faudra-t-il que le suffrage universel français élève la voix pour être entendu et pour porter la conviction au dehors ?

Hier encore, nous expliquions les raisons de fait et les raisons de principe, les raisons historiques et les raisons morales qui doivent faire comprendre à tous les Français de bonne foi que nos anciens partis sont condamnés à une irrémédiable défaite. Plus nous irons, plus les victoires électorales de la République seront éclatantes et décisives.

Le temps travaille pour nos idées, et les générations nouvelles viennent se ranger d'elles-mêmes au service de notre cause, sans avoir besoin d'y être sollicitées, car elles sentent que la République est l'édifice tutélaire et grandiose qui doit abriter leur destinée. N'est-ce pas là un phénomène politique qui devrait frapper l'attention de tous ceux qui au dehors regardent à nos affaires ? On veut-on que l'un quelconque de nos anciens partis fasse de nouvelles recrues ? Voilà le part ! Est-ce que cela ne dit pas tout ? Est-ce qu'il y a moyen de se tromper ? Et persister dans l'aversion de la République aussi bien au dehors qu'au dedans, n'est-ce pas persister dans un pur préjugé théorique, qui est incessamment démenti par les faits ?

Ces réflexions nous sont inspirées surtout par le désir que nous avons de voir enfin les étrangers se rendre compte des mécomptes sur notre pays où peuvent les entretenir des correspondances, des conversations, voire des dépêches diplomatiques où la France n'est pas représentée avec ses sentiments les plus vrais et les plus profonds. Il est temps de mettre un terme à des erreurs qui se sont trop prolongées. Au commencement de cette année, les diverses factions monarchiques ont relevé la tête et se sont livrées à une certaine agitation que l'on a faite assez bruyante que possible pour donner à croire qu'elle répondait aux passions intimes de la France.

Cette agitation devait avoir pour couronnement les élections des conseils généraux : à les en croire, les partis de réaction reprendraient tous les sièges qui leur avaient été enlevés par les républicains, et, d'un seul bond en arrière, tout le terrain perdu serait reconquis. C'est tout le contraire qui est arrivé. La République est restée triomphante, et ses adversaires sont en pleine déroute. Encore une fois qui est souverain en France ? C'est la France elle-même ; c'est à elle que l'étranger doit avoir égard, c'est à elle qu'il faut aller, car elle est sa propre maîtresse, et c'est elle maintenant qui a le gouvernement de ses affaires et la direction de ses destinées.

Un lot spécial de 500 paires de très jolies pantoufles sera sacrifié à 50 sous la paire à l'Etoile Rouge à dater de samedi 8 courant.

FAYETTEVILLE, Iowa.—Le Dr J. I. Myers dit "Brown's Iron Bitters est la meilleure préparation de fer que j'ai connue depuis 30 ans que exerce la médecine.

Opinion de l'honorable Field, juge de la cour suprême des Etats Unis, sur l'avenir de l'Union américaine :

L'avenir de l'Union n'a pas de bornes. Beaucoup d'hommes qui vivent aujourd'hui verront le jour où nous aurons une population de 100 millions d'habitants et où notre territoire s'étendra du nord jusqu'à l'isthme de Panama. Avant qu'il soit longtemps, le Mexique sera annexé aux Etats-Unis et nos chemins de fer qu'il s'étendent déjà jusque-là, l'amèneront bientôt dans l'Union du Nord. Nous n'avons jusqu'ici que 6,000,000 de dollars de son commerce et nous devrions avoir les $90,000,000 qui le représentent tout entier. Les chemins de fer américains couvriront bientôt le pays comme un tissu. Les employés de télégraphe, les chefs de gare et autres employés seront américains. Ils achèteront des terres le long des lignes ferrées, et épouseront des filles mexicaines.

L'immigration s'accroîtra, et il y aura bientôt au Mexique de juges et des officiers américains. Après cela, l'annexion se fera sans peine ; alors l'Amérique Centrale viendra à nous de la même manière, et c'est ainsi que la grande race américaine franchira l'isthme et s'emparera de l'Amérique du Sud. J'entrevoie le jour où les deux Amériques seront habitées par des peuples parlant anglais. Ce sont les plus grands colonisateurs de l'époque, et le monde pourra leur appartenir un jour.

Voyez : ici, l'Australie, aussi étendue que notre continent, au pouvoir des Anglais ; là, la Tasmanie, île au vaste que les Etats-Unis, habitée par des peuples parlant anglais ; la Nouvelle-Zélande est aussi entre leurs mains ; le Canada et le sud de l'Afrique sont à eux et l'Inde leur appartiendra bientôt tout entière. La race anglo saxonne est la race par excellence pour se substituer aux autres ; elle absorbe ou extermine toutes celles avec lesquelles elle se trouve en contact.

Aujourd'hui la race indienne a presque disparu. Les Américains du Nord ont devant eux un champ immense, l'Amérique toute entière. Nous sommes la nation la plus prospère du monde ; nous sommes les premiers pour la richesse et le luxe. Nous serons le grand peuple de l'avenir. Tout ce dont nous avons besoin pour cela, c'est un ensemble de bonnes lois bien appliquées et un bon système de finances.

Horsford's Acid Phosphate

pour les insomnies.

Le Dr Wm P. CLOPHER, de Buffalo, N. Y., dit : "Je l'ai prescrit à un prêtre catholique qui avait des insomnies causées par un travail intellectuel assidu, ainsi qu'une extrême nervosité. Il en a éprouvé le plus grand bien.

Le Journal du Havre :

Un faits des plus importants vient de sanctionner les expériences extraordinaires de tractions par l'électricité, dont nous avons, à plusieurs reprises, entretenu nos lecteurs.

La Compagnie des Omnibus a signé, avec l'Union Metropolitan General Electric Company (limited), un traité réglant les conditions d'un service d'essai entre Saint-Ouen et la Bastille.

On ne peut que féliciter la Compagnie des Omnibus de son initiative ; en s'assurant le concours des découvertes modernes, elle prouve au public son intelligente sollicitude, et fait une très bonne affaire, qui lui réservera une part dans les bénéfices énormes que ne manquera pas de faire la French Metropolitan.

L'Amérique du Sud est la terre du bœuf à bon marché. Le bétail, dans cette partie du monde, s'est tellement accru, depuis plusieurs années, que les bœufs engraissés ont baissé de $10 à $6 et quelques sous par tête.

Avant deux ans, le nombre des têtes de bétail s'élèvera, dans la Confédération Argentine, à 28,000,000 contre 13,000,000, en 1877, 5,000,000 viennent de l'Etat de Buenos-Ayres. Il y a dans cette Confédération 60,000,000 de moutons, 10,000 chèvres, 4,000,000 de chevaux et 18,000 autruches. On n'y compte que deux habitants par mille carré.

Pour purifier les vêtements et la taille, désinfectez-les avec le "Glenn's Sulphur Soap."

Les "Pike's Toothache Drops" guérissent les maux de dents une minute

Ne manquez pas d'aller à l'Etoile Rouge.

La Georgie, est certainement, celui de tous les Etats du Sud qui, depuis un certain nombre d'années, a fait les plus rapides progrès.

En 1879, la valeur totale des propriétés dans l'Etat était de $225,033,419 ; en 1882, elle s'était élevée à $287,249,403, soit, en trois ans, une augmentation de $62,145,984. La banque probable de ces valeurs, en 1883, est de $320,000,000, ce qui fait un accroissement total depuis 1879, de $82,145,984.

Dans tout cela, ne sont pas compris les $8,000,000 consacrés aux manufactures, les $2,000,000 employés dans les hauts fourneaux, et les $25,000,000 jetées dans les entreprises de voies ferrées. Les propriétés particulières de l'Etat sont portées à $8,009,600.

Les terrains améliorés étaient accusés, en 1881, $90,597,519 ; en 1802, $94,462,914—augmentation, $3,865,305

Les terrains incultes estimés, en 1881, $1,836,015, valaient en 1882, $2,373,827—augmentation, $536,912.

Les fabriques de coton, évaluées, en 1881, $2,182,080, valaient, en 1882, $3,543,881 — augmentation, $1,061,795.

Les usines de fer, estimées, en 1881, $349,949, étaient évaluées, en 1882, $569,231 — augmentation, $218,282. Le capital placé dans les usines de fer, en 1881, était de $349,949, et en 1882, de $569,231 — augmentation totale, $219,282. Le capital placé dans les usines était, en 1881, de $101 675 ; il avait dépassé, en 1882, $127,622—augmentation, $25,947.

Enfin, le capital placé dans les chemins de fer était, en 1881, de $16,741,208, et 1882, de $18,729 427—augmentation $1,988,169. Et toutes ces valeurs ont bien augmenté, à l'heure qu'il est.

Il y a environ 400 mennonites ou anabaptistes, à Manitoba, Canada ; ils sont distribués en une dizaine ou une douzaine de villages et occupent les plus riches terres du pays. Ils sont venus s'établir là, il y a sept ans. Le gouvernement leur avait accordé une réserve à part. Leur langage est un mélange de russe et de bas-allemand ; leurs habitudes sont extrêmement grossières ; ils sont sales et vivent pêle-mêle avec les vaches, les poules et les autres animaux de basse-cour. Leurs anciens décident les questions de peu d'importance, mais le pouvoir appartient au peuple ; il faut son consentement pour accomplir une affaire de quelque gravité ; bien entendu qu'ils sont soumis aux lois de la province.

En Floride, les émigrants sont, chaque année, plus nombreux qu'on le pense. Le commissaire des terres et de l'immigration a sous lui deux agents, l'un à Tallahassee, l'autre, à Jackson. Ce sont eux qui font toute la correspondance et distribuent les terres.

On a accordé de larges concessions aux compagnies. On y accueille fort bien les nouveaux venus qui, en général, sont des hommes honnêtes et utiles. On porte à 20 000 ceux qui s'établissent tous les ans en Floride, et, à 60,000, le nombre de touristes qui viennent y passer la belle saison. Aussi, a-t-il fallu y élever de magnifiques et spacieux hôtels. Ceux de la rivière St. Johns prennent rang parmi les premiers des Etats-Unis.

L'émigration ne se compose guère d'étrangers ; elle vient presque toute des Etats du Nord et de l'Ouest, très peu du dehors. Les étrangers sont généralement des Suédois ou des Cubains.

La récolte de blé de la Californie est estimée, cette année, à $60,000,000. Un tiers en restera dans l'Etat pour la consommation ; le reste va être expédié à l'étranger.

La Côte du Pacifique et les Territoires donneront, cette année, $20,000,000 de plus à la Californie, soit une récolte totale de $80,000,000, ce qui est un revenu bien supérieur à celui des métaux précieux que l'on a trouvés dans les mines en 1882. C'était donc une faute de la part des populations de la côte du Pacifique de s'imaginer que toute leur prospérité future dépendait de leurs mines d'argent ; ils négligeaient ainsi des richesses beaucoup plus précieuses et, surtout, permanentes.

L'Exposition de fruits qui s'est ouverte, le 28 août, à Louisville, est la plus belle que l'on ait vue, en ce genre, aux Etats Unis. Il y avait, le premier jour, plus de 15,000 assiettes pleines de fruits rares ou de première qualité, étalées sur les tables.

Décédé hier matin, à dix heures à l'âge de 34 ans et demi ARMAND FORSTALL. Ses amis et connaissances ainsi que ceux de la famille sont priés d'assister à ses funérailles qui auront lieu ce matin à dix heures précises. Le convoi partira de la demeure de sa mère, No 163 rue Bourbon entre Anne et Orléans.

AVIS.

La messe funèbre pour le repos de l'âme de feu SYLVAIN TUJAGUE annoncée dans l'ABEILLE de dimanche, 2 septembre, pour le 7 septembre, à l'église de Notre Dame du Bon Secours, rue Jackson est renvoyée au 28 septembre.

2sept 4f

B. TREMOULET,

Rue Decatur, No 7, vis à vis la Poste

Vins de Bordeaux des meilleurs crûs, rue de maisons de premier ordre.

Sherries de Duff, Gordon & Co, de Pedro Domecq etc.

Porto de Sandeman & Co, Offley, Cramp & Forrester.

Champagnes de toutes marques en renom.

Vieux Whiskies, Cognacs, Rhums, Genièvres, etc.

Vins de Californie de toutes sortes.

Vin de St-Vincent véritable, etc, etc, etc.

AUX PLUS BAS PRIX.

L'Etoile Rouge,

COIN CANAL

ET

PASSAGE DE LA BOURSE.

6 sept—2f

Whitney National Bank of New-Orleans.

DES DEMANDES pour un montant limité du capital, au pair, seront reçues par

T. B. ROACH,

6 sept—1 m. 21 et 33 rue du Camp.

Avis.

LA Compagnie "Union Sanitary Excavating" 161 rue de la Commune, n'a pas de succursales ni de rapports avec les compagnies "Crescent" et "Lafayette".

J. BORGE,

Union Sanitary Excavating Co.,

6sept—1mm 161 rue de la Commune.

ACHAT ET VENTE

D'Ouvertures de Seconde Main,

—TELLES QUE—

Porte plumes et vitrées, chaises, personnes, vitrines, comptoirs, etc.

No 12 RUE CONTI,

21sept—1m mar j d A. DELCOUR.

Pour l'ouverture des classes

GRAND DÉBALLAGE DE

Livres Français et Anglais

—ET DE—

Fournitures pour Ecoles

Genres les plus nouveaux.

A vendre à prix très réduits chez

Lelièvre & Co.,

RUE ROYALE 174,

ET RUE BARONNE No 9, près Canal.

1er sept—1,3,9,15

Sociedad Union Espanola de Beneficencia Mutua.

Hallandose vacante la plaza de Doctor hasta la asamblea del mes de Enero proximo, que debe celebrarse los sucesores de sus nuevos oficiales, sus socios se servirian reunirse al local de costumbre, calle de Claude, esquina Dumaila, el jueves dia 6 del actual, á las 7 hora de la tarde, para proceder á la eleccion del doctor que deberá servir á la sociedad restante nuevo espacio.

Todo doctor que desee servir á la Sociedad presentará su solicitud á la asamblea.

De orden del Presidente,

M. PONJUAN, Secto.

Nueva Orleans, Sept. 4, 1883.

5 sept—2f

Guilde de fergeron, meubles, etc—pour le compte de qui il appartiendra.—Fergo en ses héritiers et ses représentants sont ici avisés que les meubles de fergeron emmagasinés chez A. A. Rousseau, No 92 rue du Camp depuis le 16 avril 1883, seront vendus à l'enchère publique le 12 septembre 1883, à 2 heures de l'après midi, au No 92 rue du Camp, pour payer les frais de magasinage et d'autres dépenses dues, la relyant de la vente ci-dessus à la disposition des personnes intéressées.

JULES A. A. ROUSSEAU,

2 sept—2.7.12 Exécuteur.

**Des soumissions pour les rafraîchiss